

« Tu seras un homme mon fils »

L'héroïsme des enseignants chercheurs en gestion dans une perspective bachelardienne

« Si tu peux voir s'écrouler l'ouvrage de ta vie et te remettre au travail ; si tu peux souffrir, lutter, mourir sans murmurer, tu seras un homme mon fils ». En reprenant cette invective de Kipling, Bachelard nous livre sa définition de l'héroïsme scientifique qui seul peut conduire à la quête de la vérité (Bachelard, 1938, p. 301). Produire des connaissances scientifiques dignes de ce nom suppose de suivre un chemin semé d'embûches, d'obstacles non seulement extérieurs mais également internes, inscrits dans notre propre corporéité de chercheur. Pour Quidu, *« l'engagement corporel du chercheur, de par ses pesanteurs perceptives et affectives, est apparu comme une source systématique d'obstacles épistémologiques à vaincre par un procès de spiritualisation »*.

Faire œuvre de science exige comme une *« sortie de soi »* (ibid, p. 269), *« un effort de dé-subjectivation »* qui commence par une catharsis consistant à se purger non seulement des a priori mais de toutes les images familières. Cette catharsis prend un aspect expiatoire en aboutissant à une *« confession de nos fautes intellectuelles et affectives »* (ibid, p. 389).

L'objet de cet article sera double puisqu'il s'agira à la fois d'éclairer ce que Bachelard entend concrètement par cette assimilation de la science à une quête et sa valeur philosophique et également en quoi elle serait susceptible d'inspirer le travail des enseignants chercheurs en sciences de gestion. Combien d'entre nous sont capables de cet héroïsme ? Peut-on prendre l'invective bachelardienne comme un exemple à suivre, un modèle susceptible de nous inspirer ? Comment mettre en pratique cet appel à l'héroïsme intellectuel ?

Mots-clefs : Héroïsme scientifique, travail scientifique, sciences de gestion, obstacles

« Tu seras un homme mon fils »

L'héroïsme des enseignants chercheurs en gestion dans une perspective bachelardienne

Le statut scientifique des connaissances produites dans le champ de la gestion alimente de nombreuses réflexions de la part des gestionnaires eux-mêmes sans qu'un consensus ne soit atteint (Le Flanchec, 2011 ; Lamy, 2015). Pour Marchesnay (2004), l'objet même des sciences de gestion rend problématique leur qualification en tant que science. En effet, si les sciences de gestion autoproclamées peuvent être définies selon Marchesnay (2004, p. 89) comme *« la recherche des modes opératoires (calculs, comportements) les plus propices à l'augmentation de la performance (au sens large) d'un décideur, ou d'un ensemble systémique de pôles de décision (une « organisation ») »* alors ne se réduisent-elles pas finalement à une collection de best practices empiriquement observées ou théoriquement déduites ? Il s'agirait d'une science exotérique orientée vers le développement d'outils et des modèles opératoires efficaces. Cela conduit Marchesnay à affirmer que les chercheurs en gestion seraient davantage motivés par l'augmentation de la performativité de leur discours plutôt que la rigueur conceptuelle. Lamy rappelle que pour certains *« le projet même d'une science de gestion est illusoire »* et que *« la gestion est un art qui ne peut ni ne doit être enfermé dans le logos scientifique »*. Godelier souligne quant à lui que le chercheur en gestion est sommairement catalogué comme *« une sorte de plombier, comme quelqu'un de vulgaire qui ne produit aucune idée noble, aucune théorie, aucun concept, intéressé par le pragmatisme ou l'utilitaire, bref comme faisant partie des gens vendus au Grand Capital »*. Rappelant que les premiers penseurs des sciences appliquées furent malmenés par les physiciens et les mathématiciens de la fin du XIXe, Godelier relie les reproches adressés aux sciences de gestion à la légitimité problématique de toute science dite appliquée, soucieuse de produire des savoirs utiles. L'enseignant chercheur en gestion ne serait au fond qu'un sous-scientifique voire un usurpateur.

L'ambition de cette contribution n'est pas de mettre un terme une fois pour toute à un débat empreint de *« prêt-à-penser épistémologique »*. Une telle ambition déborderait largement du cadre nécessairement réduit d'une communication d'une vingtaine de minutes et témoignerait d'une mégalomanie non assumée. Il s'agit plutôt, pour paraphraser Magne (2015), d'appeler Bachelard au secours des sciences de gestion et des enseignants chercheurs

en gestion. Qu'est-ce à dire ? Nous proposons de souligner les difficultés spécifiques que les enseignants chercheurs en gestion doivent relever en partant du postulat qu'une discipline scientifique peut être élaborée à partir de l'objet propre aux sciences de gestion. Nous ne traitons donc pas ici des conditions de pensabilité des sciences de gestion mais des difficultés inhérentes au métier de chercheur en sciences de gestion à l'aune de la pensée de Bachelard.

Mais que peut nous apprendre Bachelard sur un métier qui lui était étranger, lui qui s'est plutôt centré sur les sciences dites dures ? Qu'a-t-il à nous enseigner sur sa difficulté et les moyens de les surmonter ? Il nous semble tout d'abord que son assimilation de la science à une quête, qu'il conviendra de préciser, est susceptible d'inspirer le travail des enseignants chercheurs en sciences de gestion. En effet, pour Bachelard, la production de connaissances scientifiques suppose de suivre un chemin semé d'embûches, d'obstacles non seulement extérieurs mais également internes, inscrits dans notre propre corporéité de chercheur. Cette démarche est résumée par un « austère conseil » que le philosophe des sciences emprunte à un poème de Kipling, connu sous le nom *Tu seras un homme mon fils* : « *Si tu peux voir s'écrouler l'ouvrage de ta vie et te remettre au travail ; si tu peux souffrir, lutter, mourir sans murmurer, tu seras un homme mon fils* » (Bachelard, 1938, p. 301). En citant Kipling, Bachelard nous livre sa définition de l'héroïsme scientifique qui seul peut conduire à la quête de la vérité. Mais combien d'entre nous sont capables de cet héroïsme ? Peut-on prendre l'invective bachelardienne comme un exemple à suivre, un modèle susceptible de nous inspirer et vers lequel nous devrions tendre ? Mais comment mettre en pratique cet appel à l'héroïsme intellectuel alors que la gestion se nourrit de l'expérience et se confronte sans cesse à elle ?

Après avoir synthétisé la manière dont Bachelard caractérise la démarche scientifique et définit l'héroïsme scientifique, nous verrons en quoi il peut inspirer la conduite quotidienne des enseignants chercheurs en sciences de gestion.

1. Les leçons de Bachelard

Les raisons de notre intérêt pour Bachelard sont multiples. Originalité du parcours de cet intellectuel inclassable et autodidacte qui commença sa carrière comme simple employé des postes avant de devenir professeur à la Sorbonne puis directeur de l'Institut d'histoire des sciences de Paris. Influence sur les philosophes qui lui succédèrent. Bachelard fut le chef de

file de ce qui est désigné comme l'épistémologie historique (Lecourt) et principale figure de l'école épistémologique française. Comme le souligne Wunenburger (2012), « *G. Bachelard a jeté les bases d'une anthropologie de la créativité psychique qui repose sur certains mots-clés significatifs qui deviendront les référents de théories postérieures : énergie bio-psychique, valeur du changement des représentations, radicalité de l'innovation comme rupture, place d'une frénésie sans fin* ». *Le Nouvel Esprit scientifique* se présente comme une réflexion sur la nouveauté essentielle des sciences mathématiques et physiques du début du XXe siècle, lesquelles invitent à repenser les bases métaphysiques de la pensée scientifique. Cette réflexion est qualifiée d'historique, car Bachelard pense les rapports qu'instituent les nouvelles doctrines avec les anciennes. Dans *La formation de l'esprit scientifique*, il développe l'idée de « *rupture épistémologique* » désignant le fait que les sciences contemporaines se constituent en totale rupture avec la connaissance ordinaire que paraissent prolonger les doctrines de l'âge moderne. En définissant la démarche scientifique comme sous-tendue par une philosophie du non, Bachelard introduit une rupture franche dans la conception que les philosophes se font du rôle du scientifique. Les scientifiques doivent reconnaître que leurs travaux sont guidés par des présupposés métaphysiques. La philosophie du non se présente comme la doctrine épistémologique qui permet de penser et d'accompagner le progrès scientifique. Il y a progrès scientifique lorsqu'on organise des expériences qui ont pour vocation de contredire, ou d'invalider des expériences antérieures, et de ce fait de remettre en cause des théories admises jusqu'ici. Une expérience qui ne fait que confirmer les expériences et les théories antérieures peut être utile ; mais ce n'est pas grâce à celle-ci que la marche de la science pourra faire un bond qualitatif en avant.

L'épistémologie de Bachelard s'intéresse et met au premier plan les « *forces psychiques en action dans la connaissance scientifique* » (Castelao, 2014, p. 10). Son analyse ne se limite pas aux obstacles externes de la recherche mais il s'intéresse également aux obstacles internes au chercheur, qui doit procéder à une catharsis intellectuelle et affective préalablement à toute production scientifique. Face à la richesse de la réflexion de Bachelard nous retiendrons principalement trois dimensions : l'intersubjectivité nécessaire à la démarche scientifique, l'usage de la mesure et la corporéité du chercheur.

1.1 L'intersubjectivité dans la science

Nous l'avons précisé, Bachelard pense le problème de la connaissance scientifique en termes d'obstacles non seulement externes mais également internes, relatifs à « *l'acte même de connaître* ». L'homme de science ne doit pas seulement se méfier de l'opinion commune, il doit également prendre du recul vis-à-vis des préjugés et opinions sédimentées dans son propre esprit. Car lorsqu'il se présente à la culture scientifique, « *l'esprit n'est jamais jeune. Il est même très vieux, car il a l'âge de ses préjugés* » (Bachelard, 1938, p. 16). Dès lors, accéder à la science « *c'est spirituellement rajeunir, c'est accepter une mutation brusque qui doit contredire un passé.* » (Bachelard, *ibid.*).

Cette catharsis suppose tout d'abord une surveillance intellectuelle de soi par un maître intérieur normatif. Ce maître est l'instance rationnelle des mathématiques (Bachelard, 1949, p. 35, 120) lorsqu'il s'agit de physique. Et plus le problème est difficile, plus il faut remonter haut dans la hiérarchie des normes pour contrôler la pensée. Mais elle suppose également un effort de confrontation et d'extériorisation. Pour Bachelard, la pensée ne relève pas d'un voir originel mais d'une discussion. La vérité n'est pas fille de l'évidence mais toujours de la polémique. Pour « mettre un savoir au clair », il ne faut pas l'enfermer dans l'évidence de la conscience comme le propose Descartes. Il faut au contraire l'explicitier et l'extérioriser, « le discuter sur le plan de la représentation rationnelle à deux dimensions » (Bachelard, 1949, p. 61). La vision est ainsi disqualifiée comme paradigme de la connaissance. Penser ce n'est pas voir et être saisi par l'évidence, c'est travailler, confronter et discuter. C'est pour cela qu'il affirme : « la vue n'est pas nécessairement la bonne avenue du savoir » (Bachelard, 1949, p. 137).

Bachelard plaide dès lors doublement pour une socialisation de la rationalité scientifique à l'école comme dans les laboratoires. L'école-laboratoire apparaît alors comme la synthèse idéale permettant d'animer et de guider la communauté des esprits scientifiques... Reprenant les expressions propres au personalisme de Buber, Bachelard étend à la communauté scientifique le binôme du « je » et du « tu », qui n'est dès lors plus réservé à la relation dialogique privée. Dans la production scientifique comme dans l'éducation à la science le « je » est confronté à un « tu » dans une interaction où chacun surveille et corrige l'autre. Le chercheur doit affronter le point de vue de ses collègues, comme l'enseignant doit accepter d'être questionné, déstabilisé par ses élèves. En tournant le dos à la solitude, le sujet accepte de se confronter à un alter ego qui le contraint à sortir de son seul point de vue immédiat et ainsi à progresser. La démarche scientifique est alors pour Bachelard profondément

intersubjective. « *Nous proposons de fonder l'objectivité sur le comportement d'autrui, ou encore, pour avouer tout de suite le tour paradoxal de notre pensée, nous prétendons choisir l'oeil d'autrui – toujours l'oeil d'autrui – pour voir la forme – la forme heureusement abstraite – du phénomène objectif. Dis-moi ce que tu vois et je te dirai ce que c'est.* » (Bachelard, formation esprit scientifique, p. 241). L'intersubjectivité permet d'éviter le dogmatisme en soumettant le chercheur à la possibilité de la confrontation, du désaccord. Car il ne s'agit pas d'un pur tête à tête. Pour Wünenburger (2012), la force du « non » oblige la raison à poursuivre au-delà de ses approximations premières : « *Loin de promouvoir un simple tête-à-tête qui pourrait être traversé par une empathie étrangère aux valeurs de la connaissance, la relation dialogique à l'autre est chargée de nous exposer aussi à la résistance externe* ». Entrer en relation avec un autre aide à parvenir au dépassement de soi nécessaire à la science.

Il est possible de penser à Mc Intyre, radicalisant cette confrontation à autrui pour insérer le scientifique dans une communauté de pensée. Le travail scientifique est, à ses yeux, profondément communautaire. McIntyre compare l'entreprise scientifique à la construction d'une cathédrale, sans cesse retouchée au cours des siècles impliquant un effort poursuivi et coordonné de milliers de travailleurs besogneux, dont chacun régule l'inspiration d'ensemble. Le projet scientifique implique un engagement de la part des artisans vis-à-vis du projet lui-même, des compagnons de travail et de la nature. Le scientifique n'est pas un anachorète du concept mais un acteur immergé dans un réseau de liens qui limite les errements individuels.

Il est possible également d'établir un parallèle avec la démarche ergologique développée par Schwartz (2000). C'est dans une synergie entre les experts disciplinaires et les acteurs du travail, ou en d'autres termes les savoirs institué et les savoirs investis, que l'activité humaine peut être approchée d'une manière non usurpatrice à partir d'un dialogue des savoirs.

1.2. L'usage de la mesure

Si le savoir scientifique ne se conçoit pas sans la possibilité de la mesure, Bachelard souligne en quoi l'obsession de la mesure peut être une dérive anti-scientifique. Dans *La formation de l'esprit scientifique* (p. 253), Bachelard précise que la « *précision numérique est souvent une émeute de chiffres, comme le pittoresque est, pour parler comme Baudelaire, une émeute de détails (...)*. *On peut y voir une des marques les plus nettes d'un esprit non scientifique, dans le temps même où cet esprit a des prétentions à l'objectivité scientifique* ». Il est tout aussi

anti-scientifique de vouloir « *mesurer exactement un objet fuyant ou indéterminé que de mesurer exactement un objet fixe et bien déterminé avec un instrument grossier* ». Le souci de précision conduit ainsi certains hommes de science à poser des problèmes que Bachelard qualifie d'insignifiants, par seul amour de la mesure. Et il cite l'exemple du Père Mersenne qui au XVII^{ème} se demandait combien un homme haut de six pieds ferait plus de distance avec la tête qu'avec les pieds, s'il faisait le circuit de la Terre. Dans ce cas, l'insignifiance totale de la question se double de l'illusion de pouvoir faire œuvre de précision étant donné l'approximation de la connaissance des paramètres nécessaires à cette mesure à cette époque. Ce besoin de précision hors propos affecte également l'éducation scientifique lorsqu'on suppose qu'il est utile que les élèves retiennent des grandeurs géographiques au millième près. Est-il véritablement utile qu'on sache que la densité d'habitation du département de la Seine s'élève à 9,192 habitants au kilomètre carré ? N'est-ce pas là une surcharge numérique inutile qui se fait au préjudice de notions fondamentales ? « *Il y a là le prétexte d'une pédagogie détestable qui défie le bon sens, mais qui se développe sans rencontrer la moindre critique dans des disciplines qui ne sont scientifiques que par métaphore.* (1938, p. 258) ».

1-3 La corporéité du chercheur et la science comme travail

Le corps du savant est appréhendé par Bachelard comme un obstacle épistémologique à surmonter. Les limites sensorielles et cérébrales de l'homme sont un obstacle épistémologique. Un résultat scientifique n'est valide que pour autant que la recherche qui a permis d'y aboutir est désincarnée. Ce travail, par lequel le savant combat sa propre corporéité, facteur d'irrationalisme, passe par une psychanalyse de la connaissance objective. Sont alors dévoilés et combattus les fantasmes contaminant la connaissance scientifique. Le corps du savant apparaît comme le siège de valorisations subjectives qu'il faut traquer. Parmi ces valorisations il y a la tendance à l'animisme qui implique de vouloir rechercher un principe de vie dans chaque chose ou chaque phénomène et la tendance qui consiste à tout ramener à notre mesure.

Canguilhem (1968) souligne que Bachelard se représente la science comme un travail au sein duquel la dialectique constitue la norme d'une pensée animée. Par dialectique, il convient d'entendre le propre d'une pensée qui n'est jamais satisfaite, qui cherche toujours au-delà, afin de progresser.

Pour Denis (1963, p. 656), l'objectivité du savant se forme dans la pensée de Bachelard par un « *conditionnement subjectif dont l'ironie est un des éléments* ». Cette ironie n'est pas une malveillance systématique vis-à-vis de nous même, ni une « *désunion existentielle en soi* », compulsive et aveugle, caractéristique de la névrose. Il s'agit d'une activité libre et réfléchie, dirigée vers un but précis. Il faut selon Bachelard penser contre soi. Le savant doit être capable de se diviser pour se contrôler. Korzybski, nous rappelle Bachelard à ce propos, « caractérise les idiots et les imbéciles comme des individus ayant perdu totalement leur pouvoir de « *division spirituelle* » (Bachelard, 1949, p. 128). Et penser contre soi dans un but précis c'est-à-dire pour appliquer la méthode à l'objet, vérifier la théorie par l'expérience ou sanctionner la pensée par un fait. « *La pensée vagabonde ne caractérise pas plus la pensée humaine que l'amour volage ne reçoit le véritable caractère de l'amour humain. La puissance de fixation est finalement le caractère positif de la disponibilité de l'esprit réfléchi. Cette puissance de fixation ne refuse pas les objections, elle refuse les distractions. Tant qu'on n'a pas réalisé le double ancrage dans le monde du sujet et dans le monde de l'objet, la pensée n'a pas trouvé les racines de l'efficacité.* » (Bachelard, 1951, p. 5)

2. Intérêt et limites de la pensée de Bachelard pour les enseignants chercheurs en gestion

N'est-il pas naturel somme toute à la lecture de ces obstacles que le savant doit surmonter pour espérer atteindre la connaissance de parler d'héroïsme scientifique ? En quoi cet héroïsme peut-il ou devrait-il inspirer les enseignants chercheurs en gestion ?

2.1 L'idéal bachelardien de l'héroïsme scientifique

La notion de héros semble a priori bien éloignée du quotidien de l'homme de science. Les héros sont tout d'abord des hommes d'action, lorsque le savant est tourné vers la réflexion, la théorie. D'origine mi-humaine, mi-divine, le héros réalise des exploits fabuleux rapportés par la tradition populaire. Il s'agit du héros de guerre caractérisé par sa bravoure face à l'ennemi et le caractère extraordinaire de ses actions, comme du héros des mythes grecs à l'instar de Héraclès ou de Ulysse. Le héros se mesure aux Dieux, combat des monstres, découvre des terres insoupçonnées et mystérieuses grâce à des facultés physiques ou intellectuelles hors du commun. Et pourtant... une deuxième définition du héros le caractérise comme celui qui est capable d'abnégation. Il incarne un idéal de force d'âme, un système de valeurs remarquable qui le conduit à faire passer le bien-être d'autrui ou de la collectivité avant sa propre

préservation. Car les héros ont en commun d'accepter leur mort, d'appivoiser leur peur si cela leur permet de mener leur projet à bien. Lamarre signale qu'il y a usuellement deux figures distinctes du héros : le héros aristocratique caractérisé par un sens de l'honneur partagé par une catégorie d'hommes exceptionnels et le héros civique qui agit pour défendre la liberté du peuple. Pour Arendt, la seule distinctive du héros est son courage. « *Le héros n'a pas besoin de qualités héroïques : le mot héros à l'origine, c'est-à-dire dans Homère, n'était qu'un nom donné à chacun des hommes libres qui avaient pris part à l'épopée troyenne et de qui l'on pouvait conter une histoire. L'idée de courage, qualité qu'aujourd'hui nous jugeons indispensable au héros, se trouve déjà en fait dans le consentement à agir et à parler, à s'insérer dans le monde et à commencer une histoire à soi.* »

C'est justement le courage qui constitue le trait saillant de l'héroïsme scientifique tel qu'il est présenté par Bachelard. « *Si tu peux voir s'écrouler l'ouvrage de ta vie et te remettre au travail ; si tu peux souffrir, lutter, mourir sans murmurer, tu seras un homme mon fils* ». En reprenant cet extrait d'une des poèmes les plus connus de Kipling, Bachelard nous livre sa définition de l'héroïsme scientifique qui seul peut conduire à la quête de la vérité (Bachelard, 1938, p. 301). Produire des connaissances scientifiques dignes de ce nom suppose de suivre un chemin semé d'embûches, d'obstacles non seulement extérieurs mais également internes, inscrits dans notre propre corporéité de chercheur. Le poème de Kipling est construit sur l'anaphore de « Si » rappelant la difficulté de la tâche et la multiplicité des conditions à remplir, lesquelles renvoient finalement au courage et à l'humilité. Bachelard choisit précisément de citer le début du poème de Kipling, qui insiste sur la nécessité de savoir se relever après un échec, une désillusion. Avant de trouver la bonne forme de l'ampoule électrique, Edison a échoué des dizaines voire des centaines de fois, et à chaque échec il disait qu'il se rapprochait de la bonne formule car il savait ce qu'il ne fallait pas faire et avait gagné de l'expérience. Combien d'entre nous sont capables de cela ?

2.2 Entre héroïsme et usurpation : une juste mesure ?

Le marché de la recherche en général, et particulièrement en sciences de gestion, est caractérisé par une pression croissante à la publication exercée par les institutions sur les chercheurs, la course aux accréditations dans un contexte fortement concurrentiel et globalisé favorise une évaluation quantitative et normée de la production scientifique. Comme le souligne Luissier (2014, p. 68), « *pour se distinguer à l'international, les établissements d'enseignement supérieur utilisent aussi de plus en plus les classements internationaux et les*

accréditations afin d'attirer les meilleurs étudiants et les meilleurs enseignants-chercheurs ». Cette internationalisation des activités d'enseignement et de recherche prend des proportions inédites (Marginson et Wende, 2007). Pour Luissier, les classements internationaux deviennent déterminants dans la définition des stratégies des établissements. Ils vont influencer le style d'enseignants-chercheurs recrutés et redéfinir la notion fondamentale de qualité dans les établissements d'enseignement supérieur au niveau mondial. Ces classements en voie de prolifération (on en dénombrerait une quarantaine au début des années 2010) sont souvent établis par des journalistes à partir de critères essentiellement quantitatifs et souvent à partir d'une méthodologie fluctuante et obscure. Ils sont établis dans une logique économique qui implique qu'ils doivent favoriser un retour sur investissement et être largement diffusés. Produits médiatiques, ces classements sont « *capables de construire ou d'anéantir une réputation* » (Luissier, 2014, p. 72). Ils deviennent la boussole orientant le programme de recherche d'équipes et d'individus dont la dignité scientifique est désormais dépendante de leur position dans un classement.

Dans ce contexte, il est tentant, si ce n'est tout à fait rationnel, voire raisonnable, de céder à la facilité qui conduit à dupliquer des expériences déjà réalisées pour viser une publication facile. Or ces expériences qui confirment des résultats établis ne sont pas, comme le souligne Bachelard, ce par quoi la connaissance scientifique progresse véritablement. Il est également compréhensible de privilégier la recherche quantitative, permettant d'accéder aux revues les plus prestigieuses, laisser-passer pour un classement honorable en cédant à une folie de la mesure. Cette tendance est particulièrement prégnante dans les sciences de gestion où comme le soulignait Gérard Charreaux à l'occasion d'une conférence introductive au 9^e congrès international de gouvernance (Nantes, 2013), « *il est toujours possible de faire dire aux chiffres ce que l'on souhaite pourvu qu'on les torture suffisamment* ».

Ne sommes nous donc pas bien loin, pour ne pas dire à des années lumières, de la mission, du travail du scientifique ? L'héroïsme scientifique tel qu'il est défini par Bachelard est peut être difficile à viser dans l'absolu lorsqu'il faut concilier sa conception du métier d'enseignant chercheur avec des attentes précises de la part d'employeurs essentiellement soucieux de bénéficier d'un « bon » classement. Mais se rappeler le sens, les obligations du travail scientifique peut nous permettre d'éviter une dérive constatée chez nombre de jeunes chercheurs en sciences de gestion, dérive qui consiste à croire que la connaissance scientifique se mesure aux nombres d'étoiles publiées et aux fonds obtenus de la part des financeurs sollicités.

Bibliographie

Arendt H. (1961), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961

Bachelard G. (1934), *Le nouvel esprit scientifique*, Paris : PUF.

Bachelard G. (1938), *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin.

Bachelard G. (1949), *Le Rationalisme appliqué*. Paris : PUF, 1970.

Bachelard G. 1940, *La philosophie du non*, Paris : PUF.

Bachelard G. (1951), *L'activité rationaliste de la physique contemporain*, Paris, P. U. F.

Denis A-M. (1963), « Psychanalyse de la raison chez Gaston Bachelard », *Revue Philosophique de Louvain*, Tome 61, N°72, pp. 644-663.

Favier-Ambrosini B. & Quidu M. (Sous presse, 2015). L'ancrage symbolique des œuvres épistémologiques de Gaston Bachelard, Michel Serres et Edgar Morin. *Revue philosophique de Louvain*.

Godelier E. (2010), « Entreprise et sciences sociales : production de savoir ou collusion ? », *Tracé*, 10, pp. 55-63.

Lamarre J-M. (2003), « La littérature, l'héroïsme et l'histoire. », *Le Télémaque* 1 (n° 23), p. 11-20.

Lamy E. (2015), « Le désir de faire science de gestion », *Le Portique* [En ligne], 35 consulté le 02 septembre 2015. URL : <http://leportique.revues.org/2814>

Lecourt D. (1974), *L'Épistémologie historique de Gaston Bachelard (1969)* Paris, rééd. Vrin.

Le Flanchec A., (2011), « Regard épistémologique sur les sciences de gestion », *Cahiers de recherche PRISM-Sorbonne*, pp. 1-12.

Luissier S. (2014), Les enseignants chercheurs en gestion à l'épreuve des nouvelles injonctions institutionnelles en matière d'évaluation : une étude France-Québec, *Business administration*, thèse soutenue à l'Université Paris Dauphine - Paris IX.

Marchesnay M. (2004), « L'économie et la gestion sont-elles des sciences ? », *Economie rurale*, 283-284, pp. 85-91.

Quidu, M. (Ed.) (2014). *Épistémologie du corps savant. Tome I: Le chercheur et la description scientifique du réel*. Paris : L'Harmattan, « Espaces et temps du sport ».

Wunenburger J. (2012), « Gaston Bachelard : poétique des images », *Implications philosophiques*, Juin.